

PAPA PASSE A LA TÉLÉ

Tout est prêt chez les Minardi. Mme Léa a nettoyé à l'alcool l'écran du téléviseur sur lequel elle a placé la photo de son mariage, elle a ôté la housse du canapé qui resplendit à présent, dans un tourbillon de tournesols. Elle a préparé un plateau de biscuits salés, un *panettone* même si ce n'est pas Noël, du whisky albionique et de l'orangeade pour les enfants. Elle a astiqué les feuilles du ficus, mis sur la table de verre la plus belle pensée. Ses trois enfants la regardent s'assurer que tout est en ordre, tourmenter les bouclettes de sa permanente et, de ses chaussures à hauts talons, piqueter le parquet fraîchement ciré. A la maison, ils ne l'avaient jamais vue qu'en pantoufles.

Les trois enfants sont prêts, eux aussi.

Patrizio, douze ans, s'est installé sur le canapé dans son survêtement préféré, rouge feu, coiffé d'une casquette des Etrangleurs-de-Castors de Minneapolis.

Lucilla, sept ans, porte un pyjama imprimé de bébés tricératops et tient dans ses bras une poupée Barbie enceinte.

Barbouillet, deux ans, a été emprisonné entre sa chaise haute et une combinaison supermate-lassée, qui ne lui permet de bouger que trois doigts et une cuillère-prothèse. On l'a drogué avec du sirop à la codéine, pour qu'il n'embête personne.

On sonne à la porte. C'est la voisine, Mariella, avec son époux Mario ; ils ont apporté une boîte

de chocolats et une glace, que l'on met tout de suite au congélateur avant qu'elle fonde.

Mario, en veste et cravate pour la circonstance, dit bonsoir aux enfants et serre énergiquement la main de Patrizio.

— Alors, champion, content de ton papa ?

— Ben... dit Patrizio.

— Quelle jolie coiffure, dit Mariella à Léa, on s'est faites belles aujourd'hui, hein ? Eh oui, ce n'est pas un jour comme les autres.

— Dans un certain sens... fait Léa.

— L'émission est à quelle heure ?

— Dans cinq minutes environ.

— Alors on peut allumer.

— C'est moi qui tiens la télécommande, dit Lucilla.

— Lucilla, ne sois pas arrogante.

— Papa me la laisse toujours tenir...

Au même moment, M. Augusto Minardi est très ému lui aussi. Il a fait un excellent dîner à base de risotto aux truffes et il essaie de se détendre, allongé sur un lit de camp.

“Pourvu que je sois à la hauteur”, pense-t-il.

— Dans cinq minutes c'est à vous, dit une voix à l'extérieur de la pièce.

“Bon sang, pense M. Minardi, j'ai oublié de me brosser les dents. Ça va peut-être se voir à l'image.”

— Je n'ai pas invité la concierge, dit Mme Léa en mâchant un praliné à la noisette ; mais ce n'est pas à cause de la différence sociale, grands dieux non, seulement c'est une langue de vipère et elle est fichue d'aller raconter ce qui se passera ce soir. Il y a des moments où l'on ne se fie qu'aux amis intimes.

Mariella lui prend affectueusement la main.

— Tu as bien fait, dit-elle, et puis Augusto ne la trouve pas sympathique.

— Tu aurais imaginé, champion, qu'un jour tu verrais ton papa à la télé ? dit Mario en s'asseyant sur le canapé, à côté de Patrizio.

— Franchement, non...

— Papa est déjà passé une fois à la télé, dit Lucilla, il était dans le cortège d'une manifestation mais on ne l'a vu qu'un petit moment et en plus il pleuvait, il était à moitié caché par son parapluie.

— Oui oui, je m'en souviens, dit Mario, j'y étais moi aussi...

— Tu es déjà passé à la télé ? demande Patrizio.

— Moi non, mais mon frère oui. Ils l'ont filmé avec des caméras cachées pendant qu'il se battait sur les gradins du stade, on l'a vu plus de deux minutes, il tenait un drapeau, dommage qu'il prenait une rouste, cette andouille...

— Cette annouille... rit Barbouillet en agitant sa cuillère.

— Mario, je t'en prie, surveille ton vocabulaire ! Surtout aujourd'hui, dit l'épouse, sévère.

M. Augusto parcourt le long corridor, en direction de la salle à la lumière rouge. Tout au fond, il aperçoit une caméra braquée sur lui.

— On est déjà en direct ? demande-t-il.

— Non, dit son accompagnateur, ce sont des images qu'on montera plus tard, peut-être...

— Ça alors. Comme les vestiaires, avant un match.

— C'est à peu près cela, dit l'autre en souriant. Voilà, à présent on est en direct.

L'apparition d'Augusto à l'écran a provoqué de grands applaudissements et même quelques larmes, chez les Minardi.

Patrizio ne tient pas en place et saute sur le canapé. Lucilla mordille sa Barbie. Mme Léa a les yeux brillants.

— Regarde comme il est tranquille, dit Mariella, on dirait qu'il n'a fait que ça toute sa vie. Il est même beau.

— Oui. Il s'est coiffé en arrière, comme je le lui avais dit.

— Je parie qu'il va recevoir un tas de lettres d'admiratrices, dit Mario. — Sa femme lui lance un regard désapprobateur.

— Voilà, il s'assied. Regarde ce gros plan magnifique.

— Augusto, mon vieux ! dit Mario un peu ému. Qui aurait imaginé ?

— Oh non, dit Mariella, la publicité, juste maintenant.

— Je passe à l'antenne ? demande Augusto.

— Pas en ce moment, dit le technicien, il y a trente secondes de publicité. Après quoi, le speaker vous présentera, puis nous aurons trois minutes pour tout préparer, et après, on commence. Vous avez le trac ?

— Ben, évidemment. Pas vous ?

— Pas plus que d'habitude. C'est mon travail, dit le technicien avec un sourire.

La publicité est terminée. Le visage grave du speaker apparaît à l'écran.

— Chers téléspectateurs, nous sommes en liaison directe avec la prison de San Vittore afin de filmer la première procédure judiciaire terminale de notre pays. Pour certains, c'est peut-être un triste événement, mais pour le progrès de notre démocratie, c'est très important. En ce moment, vous voyez le condamné. Augusto Minardi, assis dans ce que l'on peut appeler l'antichambre de la salle terminale. C'est ici qu'on lui administère une injection calmante, avant la procédure.

— Oh, mon Dieu ! dit Léa.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Augusto a une peur bleue des piqûres...

— C'est vraiment nécessaire ? demande Augusto au médecin.

— Ça vaut mieux. Ça vous abrutira un peu, vous ne vous rendrez compte de rien...

— Je préfère pas. Je peux refuser ?

— Je ne peux pas vous obliger, dit le médecin en haussant les épaules. Mais attention, si vous vous agitez une fois là-dedans, c'est vous qui aurez le mauvais rôle...

— Non, insiste Augusto, pas de piqûre.

— Et maintenant, nous devrions avoir la fiche préparée par notre journaliste Capacci, sur les différentes étapes qui ont précédé ce jour fatidique, dit le speaker.

“Augusto Minardi, cinquante ans, ancien ouvrier dans le textile, au chômage depuis trois ans, casier judiciaire vierge, fait irruption, le 3 juillet de l'an dernier au matin, dans un supermarché de la banlieue de M., revolver au poing. Il veut s'emparer de la caisse. Mais la caissière actionne le signal d'alarme. Le vigile qui était de garde intervient. Il y a un bref échange de coups de feu au terme duquel trois personnes restent au sol : le vigile Fabio Trivella, quarante-trois ans, la caissière Elena Petusio, quarante-sept ans, et le retraité Roberto Aldini, soixante-seize ans.”

— C'est faux, dit Léa, celui-là, il est mort d'un infarctus.

— Oui, dit Patrizio, mais il y a aussi le coursier...

“Le vigile et la caissière décéderont des suites de leurs blessures, le retraité meurt d'un infarctus. Minardi essaie de s'enfuir, mais le coursier Nevio Neghelli, vingt-trois ans, lui barre la route ; il est légèrement blessé.”

— Là, on est d'accord, dit Patrizio.

“Minardi est capturé peu après, dans une salle de jeux vidéo. Le procès se déroule deux mois plus tard, en procédure d'urgence, et Minardi est condamné à la réclusion criminelle à perpétuité.

Mais à la suite du nouveau décret-loi du 16 octobre, sa peine est commuée en phase terminale au moyen de la chaise électrique.”

— C’était la présentation du crime, explique le speaker, et maintenant voici les invités qui animeront notre débat pendant et après la procédure. Tout d’abord, voici le père Oignon, jésuite et sociologue.

— Bonsoir.

— Le commentateur de télévision Jérôme Esbroufe.

— Bonsoir.

— Eh, bondit Patrizio, mais c’est Esbroufe, c’est vraiment lui !

— Je ne l’aime pas, il est si vulgaire, dit Léa.

— Mais c’est l’un des plus appréciés, commente Mario.

— Et puis nous avons le sénateur Charrette, de l’opposition, qui a présenté de nombreux amendements à ce décret-loi, et à ses côtés le réalisateur de films d’horreur Paolo Cappellini et l’actrice Maria Matuvu.

— Bonsoir, bonsoir, bonsoir...

— Et pour finir, le ministre qui a signé le décret-loi, M. Sanguin.

— Bonsoir.

— Quelle tête de con, commente Mario.

— Maman, pourquoi on ne voit plus papa ?

— Lucilla, tais-toi et arrête de manger des chocolats.

— Ete de con, dit Barbouillet.

— Est-ce que je n’ai pas trop serré les courroies ? demande le technicien.

— Non, non, c’est parfait, répond Augusto.

— Si vous voulez un conseil, au moment de la décharge, baissez la tête. Comme ça on ne verra pas vos grimaces...

— Mes quoi ?

— Vos grimaces...

— Mais moi, je voudrais qu'ils me voient bien, à la maison.

— Moi, dit le sénateur, avant toute chose, je tiens à dire que je ne suis pas d'accord avec une telle utilisation du direct.

— Et alors qu'est-ce que vous fichez ici, face de carême ? hurle Esbroufe. Comme d'habitude, vous et ces cochons de parasites de votre parti vous vous raccrochez aux événements mais vous ne voulez pas payer la note...

— Calmez-vous et respectez la gravité du moment, goujat...

— C'est vous le goujat, espèce d'étron...

— S'il vous plaît, s'il vous plaît, intervient le père Oignon.

— Je voudrais vous rappeler la solennité de ce moment, dit le speaker, et à ce sujet j'aimerais poser une question au réalisateur Cappellini. Esbroufe et Charrette, s'il vous plaît, un peu de silence. Monsieur Cappellini, auriez-vous jamais imaginé un tel scénario ? Je veux dire, si vous deviez penser à un acteur dans le rôle de Minardi, qui choisiriez-vous ?

— Mais je ne sais pas... peut-être, vu que c'est un type si sanguin... Depardieu ne serait pas mal...

— Tu as entendu, dit Mariella, tout excitée, il l'a comparé à Depardieu ! Tu n'es pas contente ?

— Ma foi oui, c'est un bel homme mais je ne sais pas s'il lui ressemble vraiment... dit timidement Léa.

Le téléphone sonne.

— Maman, dit Lucilla, c'est un journaliste. Il veut savoir ce que nous ressentons en ce moment...

— Tais-toi, ils sont en train de filmer papa, dit Léa sans lui prêter attention.

— Et dans le rôle féminin ? dit le speaker. Vous, mademoiselle Matuvu, accepteriez-vous le rôle de l'épouse ?

— Eh bien, c'est un beau rôle, très dramatique... Evidemment, il faudrait un maquillage qui me vieillisse beaucoup.

— Beaucoup, c'est toi qui le dis, pouffiasse, rétorque Mariella.

— Ça ne fait rien, ça ne fait rien, dit Léa conciliante.

— Et sur moi, ils disent rien ? fait Patrizio. J'aimerais que ce soit Johnny Depp qui joue mon rôle.

— Oui, et moi Gary Cooper, dit Mario en riant.

— Oupère, dit Barbouillet.

— En ce moment on regarde la télévision et on mange des chocolats et après on aura même de la glace, dit Lucilla au téléphone. Quels parfums ? Je ne sais pas, vous voulez que j'aille regarder dans le congélateur ?

— Et voici le moment que vous attendez tous, dit le speaker. Vous pouvez voir la chaise, le même modèle que l'on utilise dans les pénitenciers américains. Voici le technicien, M. Grossmann, à qui l'on doit déjà dix exécutions capitales au Texas et en Alabama.

— Mais vous parlez très bien l'italien, dit Augusto, étonné.

— Ma mère est italienne, répond Grossmann.

— Vous le voyez en train de parler avec le condamné. D'ailleurs, il parle très bien l'italien parce que sa mère est de Matera. Je ne sais pas si en ce moment on peut le faire venir au micro, je ne crois pas parce que je le vois très occupé. Et maintenant, une dernière page de publicité avant la procédure terminale.

— Appelez-la donc par son nom : exécution ! dit Charrette.

— Et lui, on l'appelle assassin, oui ou non ? crie Esbroufe. Si on arrêta avec cette pitié gluante, goujat opportuniste ?

- Cabotin sanguinaire...
- Moraliste d'opérette !
- Publicité.

- Il l'a traité d'assassin, sanglote Léa.
- Tu sais, la spontanéité du direct, dit Mariella pour la consoler.
- Ben, dans le fond, pour ce qui est de tirer il a tiré, dit Patrizio. Et il a même gagné.
- Gagné dans quel sens ?
- Ben, dans un sens western...
- Alors je suis sûre qu'il y a citron, chocolat et vanille. Et un truc qui est peut-être du yaourt ou de la crème, dit Lucilla au téléphone.

— Ça y est, dit le technicien. Attention, maintenant vous êtes filmé en gros plan. Gardez la tête un peu inclinée et respirez lentement. Vous verrez, vous ne sentirez rien. Comme une petite piquûre.

— Mon Dieu, non, blêmit Augusto.

— Non non, comme si vous tombiez du sixième étage.

— J'aime mieux ça, dit Augusto. Je suis prêt.

— Ceci est un moment important pour la démocratie télévisuelle, dit le speaker. Nous voulions vous fournir les indices d'écoute après la procédure, mais ils sont si mirobolants que nous vous les révélons tout de suite. En ce moment, seize millions de téléspectateurs regardent notre émission.

— Ça alors, dit Mario, autant que pour Italie-Allemagne.

— Regarde comme il est tranquille, dit Mariella, on dirait qu'il joue dans un film.

— Non non, je le connais bien, il a l'air tranquille mais il est ému, dit Léa.

— Moi j'ai sept ans... oui, papa a toujours été gentil avec moi... qu'est-ce que vous dites ? Ben,

une ou deux fois, peut-être... oui, des coups de ceinture sur les fesses, mais pas trop fort... dit Lucilla au téléphone.

— Voici le moment tant attendu. Esbroufe et Charrette, silence s'il vous plaît, que quelqu'un les sépare ! Vous pouvez voir le visage du condamné. Un visage méditerranéen. Le visage d'un homme comme vous et moi. Il s'est rasé. Il a dîné pour la dernière fois : risotto aux truffes et vin blanc. Et à présent il est là, devant sa conscience et devant la nôtre. Le technicien est en train de déclencher le compte à rebours. Vous pouvez voir défiler les secondes en haut de l'écran. Plus que quinze secondes. Nous vous rappelons que ceux qui le désirent ont encore le temps d'éteindre leur téléviseur. Vous décidez librement de regarder ou non : c'est cela, la démocratie. Plus que huit secondes... Regardez bien les voyants lumineux au-dessus de la chaise. Quand ils s'allumeront tous les trois, cela signifiera que la décharge a eu lieu. Plus que trois secondes... deux... une.

— Monsieur Grossmann, à présent que nous pouvons nous détendre et que tout s'est bien passé, comment définiriez-vous cette exécution ?

— Eh bien je dirais... normale... le condamné a fait preuve d'une certaine tranquillité.

— Bravo papa ! crie Patrizio.

— Bavo ! dit Barbouillet en tapant avec sa cuillère.

— Mon vieil Augusto, dit Mario ému, en avalant une gorgée de whisky, qui aurait imaginé ?... quelle force... je me souviens qu'une fois, à la pêche, il s'était planté l'hameçon dans le bras...

— Mario, je t'en prie, dit Mariella, qui tient entre ses bras la tête de Léa.

— Mon frère saute sur le canapé, M. Mario boit du whisky, maman pleure, la tête posée sur

les genoux de Mme Mariella. Beaucoup ? Oui, je crois qu'elle pleure beaucoup. Moi ? Moi je suis en train de vous téléphoner, non ? Oui, je m'appelle Lucilla, avec deux l, hein, pas Lucia, à l'école ils se trompent toujours...